

les. Je me représente leur conquête et le travail de leur domination comme la conquête, comme le travail de la domination française en Algérie. Des deux côtés, c'est une armée conquérante et qui apporte avec elle sa civilisation. Les tribus errantes ou mal attachées au sol se fixent, se disciplinent ; la propriété imparfaite est complétée par les lois. La sécurité naît ; les relations s'établissent, les villes s'élèvent, et le lent travail de l'administration vient, à travers des peines infinies, consacrer l'acquisition faite par la mère-patrie, et implanter à tout jamais sur une terre qu'un sang glorieux a fécondé, une civilisation dont les monuments, quoiqu'il arrive, ne périront plus.

Ne croyez pas, Messieurs, que cette comparaison soit forcée et vaine. Ne m'objectez pas que la civilisation que la France porte avec elle en Afrique est la civilisation chrétienne. Rome a aussi porté le Christianisme dans les Gaules ; c'est elle qui y a établi une église dont elle a proclamé la liberté avec Constantin et la toute-puissance avec Théodose ; c'est par cette église que la société a été régénérée dans ses mauvais jours, et qu'à la chute de l'Empire le dépôt des institutions romaines a été conservé. Les évêques héritèrent d'une partie des pouvoirs publics, qui étaient aussi dans la société antique des pouvoirs religieux ; les propriétés et les charges des curies passèrent aux établissements ecclésiastiques, et le droit canonique garda les lois impériales à peine modifiées. Quand l'Empire tomba déchiré par un siècle de guerres civiles, quand les invasions, franchissant de nouveau la barrière qu'elles avaient longtemps respectée, recommencèrent à mettre la civilisation en danger, l'Eglise lui servit d'abri ; elle la sauva avec la langue et les traditions des vaincus ; elle fut l'asile de la société ébranlée ; elle enchaîna à son tour les nouveaux barbares, et entreprit de refaire avec leurs mains le gouvernement qu'ils avaient renversé.

Nous voici arrivés à ces temps obscurs qui, du Ve siècle au Xe, ont fait le désespoir de nos historiens. Temps en effet où la France est deux fois presque couverte de ténèbres, et où la lumière qui éclaire sa marche devient incertaine. Elle ne s'éteint pas cependant. Dès le cinquième siècle, tandis que les anciens